

LES ÉCRITS SPIRITUELS DE QUÉBEC
LA RELATION DE 1654
LXIII

1 Après notre désastre arrivé^a, plusieurs de nos amis
2 crurent que nous serions découragées et qu'infailible-
3 ment il nous faudrait repasser en France, n'ayant pas
4 le moyen de nous rétablir et relever d'une perte si
5 notable, puisque nous avons tout perdu. Pour mon
6 particulier, je ne pensais point à notre rétablissement,
7 mais bien de nous tenir en humilité dans le petit logis
8 de Madame notre fondatrice, qu'elle nous avait donné
9 pour notre séminaire^b, qui était demeuré entier, à cause
10 qu'il était à un des bouts, éloigné de notre monastère
11 d'environ cent pas, là où je pensais que par le moyen
12 de petits apentifs^c, nous tâcherions de faire nos fonctions,
13 car de retourner en France, à moins d'une volonté de
14 Dieu reconnue, j'y ressentais une aversion entière et
15 un plus grand amour que jamais à ma vocation, et
16 chacune de nous ne regardait que de suivre cette divine
17 volonté, car c'était une chose ravissante de voir avec
18 quelle paix et douceur chacune portait sa croix, qu'il
19 avait plu à notre bon Seigneur et Maître nous envoyer.
20 Et en cette occasion, l'on voyait l'opération de [sa]
21 grâce, et néanmoins qui faisait encore plus au dedans
22 que ce qu'on en pouvait concevoir par l'extérieur.

23 Quoique j'aie dit que ne pensais point à nous
24 rétablir, ni à recommencer un nouveau monastère,
25 toutefois j'avais un instinct intérieur, lequel me disait
26 que cette affaire m'allait tomber sur le dos et qu'il me
27 fallait recommencer. Et j'en avais tout à fait une appré-
28 hension naturelle, laquelle je n'osais produire de crainte
29 de contrevenir à la volonté de Dieu. J'étais pour lors
30 dépositaire et sur la fin de mon triannaire^d. Tous nos
31 amis et surtout le Révérend Père Ragueneau^e, supérieur
32 de la Misison (1), et les Pères et Monsieur d'Ailleboust (2),
33 gouverneur de ce pays, s'intéressaient puissamment en
34 notre affaire, lesquels, après avoir fait l'imaginable pour
35 nous consoler et nous assister, avisèrent ensemble qu'il

1 Après le désastre qui nous était arrivé; 14 j'y avais une aversion entière et [quoique je me visse fort reculée] j'avais un plus grand amour; 28-30 [crainte] de m'opposer à la volonté de Dieu. Tous nos amis

^a Tour très courant dans la langue du XVI^e siècle. Il fut abandonné à mesure que le français se dégagea de la construction latine.

^b Madame de la Peltrie avait fait construire cette petite maison en 1644. C'était un édifice à deux étages, situé à l'est du couvent. Un peu plus tard il servit quelque temps de résidence au premier évêque de Québec. Il était encore debout en 1836. À cette époque, il fut abattu et remplacé par une autre construction plus spacieuse élevée en partie sur ses fondations.

^c *Apentifs*, *appentis* (Voir l'article L).

^d *Triannaire*, triennat.

^e Ms. : *Racheneau*.

36 ne fallait pas demeurer plus longtemps sans prendre
37 résolution de ce qui nous conviendrait faire pour tâcher
38 de nous relever du pitoyable état auquel nous étions.
39 L'affaire fut mûrement consultée^f et tous furent d'avis
40 qu'il nous fallait aider à nous rétablir et qu'il ne fallait
41 pas autrement penser subsister en ce pays, ni d'y faire
42 nos fonctions régulières, et qu'il fallait penser aux
43 moyens. Ils se résolurent ensemble de nous prêter de
44 l'argent pour commencer et de nous offrir leur secours
45 et bonne volonté. Ils nous proposèrent leurs sentiments
46 charitables, nous disant d'aviser entre nous et de voir
47 si nos sentiments seraient conformes aux leurs. L'affaire
48 ayant donc été communiquée à notre communauté
49 par notre Révérende Mère^g, nous fûmes toutes
50 dans un même sentiment, et de faire un effort avec l'aide
51 de nos amis de relever notre monastère sur ses mêmes
52 fondements, qui furent après la visite des experts,
53 trouvés capables de porter les bâtiments. C'est qu'ils
54 sont tous fondés sur la roche.

55 Il fallut abattre les masures jusqu'au rez-de-chaussée,
56 lorsqu'il y eut moyen d'en aborder, car le feu se garda
57 bien plus de trois semaines dans les ruines. Je fus donc
58 chargée de tous ces soins, autant intérieurement de la
59 part de Dieu que de la part de l'obédience. Monsieur le
60 Gouverneur voulut lui-même faire le dessin, et comme
61 père temporel de notre communauté, avoir la vue sur
62 le gros de cette entreprise, [et] nous y assista très charitablement
63 de ses conseils. Lorsque notre accident arriva,
64 il n'y avait pas un mois que la sœur de Madame sa
65 femme^h avait fait sa profession religieuse dans cette
66 maison.

67 J'eus un mouvement très particulier de demander
68 au Révérend Père Supérieur de nous faire la charité de
69 nous donner le Révérend Père François [Le] Mercier (3)
70 pour m'assister pendant toute cette entreprise tant
71 épineuse en ce pays, eu égard à notre pauvreté, car il
72 fallait tout faire sur l'appui de la divine Providenceⁱ

59 *obéissance*; 62 *assistant de ses conseils [non seulement par charité, mais encore par inclination], parce que lorsque*; 70-71 *aussi épineuse pour le pays que difficile pour notre extrême pauvreté*; 72 *Providence*;] et notre Révérende Mère

^f *Consultée*, délibérée. Sur ce sens aujourd'hui disparu de *consulter*, voir la remarque de l'Article XLV, page 340, note a.

^g C'était toujours la Mère Marguerite de Saint-Athanase.

^h Philippe Gertrude de Boullongne, passée au Canada avec sa sœur, la femme de M. d'Ailleboust, entrée au noviciat le 2 décembre 1648, professe le 9 décembre 1650, sous le nom de Saint-Dominique. Elle avait 42 ans.

ⁱ La nouvelle de l'incendie des Ursulines ne put parvenir en France avant l'été de 1651, trop tard pour y susciter des secours proportionnés aux besoins. Il fallait attendre le retour de la flotte en 1652. De plus, la France était alors déchirée par les guerres de la Fronde, et les aumônes de 1651 furent par suite très ordinaires. Quant au Canada, les Iroquois le terrorisaient. Les Ursulines étaient en somme réduites à leurs seules ressources.

73 et aussi pour toutes nos affaires; notre Révérende Mère
74 eut aussi le même sentiment : ce que mondit Révérend Père
75 Le Mercier, de son côté, avait un grand désir, que Dieu
76 lui donnait, de nous faire cette charité, laquelle il nous
77 a continuée jusqu'à présent, en sorte que nous lui en
78 serons éternellement obligées. Il est de présent supérieur
79 des Missions et par conséquent le nôtre.

(1) Paul Ragueneau (1607?-1680), parisien, entré au noviciat de la rue du Potde-Fer en 1626, professeur de grammaire et d'humanités au collège de Bourges (1628-1632), où il eut comme élève celui qui sera le grand Condé, fit ensuite ses quatre ans de théologie au même collège et partit pour le Canada en 1636. En 1638, il est envoyé à la mission des Hurons dont il devient supérieur en 1645. C'est lui qui ramena à Québec les survivants de la chrétienté dévastée. En 1650, il succéda au P. Jérôme Lalemant dans la charge de supérieur général des Missions de la Nouvelle-France. Nous retrouverons son nom et son action dans l'histoire des Ursulines et des Hospitalières. À Bourges, Paul Ragueneau avait eu comme préfet des études (1633), puis comme recteur (1634-1635), le P. Louis Lallemand, « qui prit un soin particulier de son avancement spirituel ». Par Ragueneau, comme par Le Jeune, qui fit son troisième an, à Rouen, sous la direction de Louis Lallemand, Marie de l'Incarnation put donc connaître quelque chose de la doctrine du célèbre spirituel. Au dire du P. Poncet et du P. Le Mercier, qui avaient été ses collègues dans les Missions de la Nouvelle-France, « il n'y avait personne qui eût rendu plus de services à l'Église du Canada ni qui méritât à plus juste titre le nom d'apôtre que le P. Ragueneau » (Cf. Pierre Champion, *La Vie du P. L. Lallemand*).

(2) Louis d'Ailleboust, troisième gouverneur de la Nouvelle-France, avait été nommé à cet emploi par Mazarin en 1647, en remplacement de M. de Montmagny rappelé en France. D'Ailleboust, venu au Canada en 1643, s'était établi à Villemarie où il avait été l'un des lieutenants les plus actifs et les plus énergiques de Maisonneuve. Témoin impuissant des massacres de la Huronie, il abandonna ses fonctions de gouverneur en 1651 à Jean de Lauzon, continuant de résider quelque temps encore aux environs de Québec. Il devait mourir en 1660 à Villemarie.

(3) François-Joseph Le Mercier (1604-1690), originaire de Paris, entré dans la Compagnie en 1622, partit pour le Canada en 1635. Attaché à la mission des Hurons, il les suivit dans leurs infortunes jusqu'à leur établissement aux portes de Québec. Il résidait encore parmi eux en 1653, époque où il prit la charge de supérieur général des Missions de la Nouvelle-France à la place du P. Ragueneau.